



LA PERSÉVÉRANTE ASCENSION

D'AHMAD ZIA

À quoi pense un garçon de six ans qui doit parcourir deux kilomètres pour aller à l'école sous la menace quotidienne d'un attentat, d'un bombardement ou d'une fusillade ? À la peur qui le tenaille à chaque pas. À son insouciance enfouie sous les décombres. À son irrépressible besoin de sécurité. Cette sécurité, Ahmad Zia Bayani l'a trouvée en France, au terme d'un parcours marqué par son incroyable courage et sa folle persévérance.

Ahmad Zia Bayani est né en 1988 dans une famille modeste d'origine tadjike, comme le commandant Massoud. Son père travaille au ministère de la Santé, au service de la paie. Sa mère, qui n'a pas eu l'opportunité de faire des études, veille sur ses six enfants, trois filles et trois garçons, et les encourage à étudier. C'est le seul moyen de s'en sortir dans un Afghanistan plongé dans le chaos après le départ des Soviétiques. « Je n'ai jamais connu la paix jusqu'à mon départ d'Afghanistan, y compris à l'école puisqu'elle était régulièrement occupée par

des réfugiés, ce qui nous obligeait à étudier dehors, sur des terrains vagues, ou dans des classes dépourvues de chaises et de tables ».

L'arrivée au pouvoir des talibans, en septembre 1996, ne facilite pas les choses, bien au contraire. Il doit troquer ses vêtements contre un habit traditionnel, supporter des règles aussi sévères qu'archaïques et étudier dans des classes de soixante élèves, dont les filles sont exclues. Malgré ces contraintes, le jeune homme rêve d'améliorer les conditions de vie de ses compatriotes. Il passe le concours d'entrée à l'université, le rate une première fois, mais n'abandonne pas et réussit l'année suivante, ce qui lui permet d'entrer à la faculté de langues.

Ahmad Zia choisit le français parce que c'est une langue complexe que presque personne ne parle à Kaboul, mais aussi parce qu'il a gardé un souvenir marquant de Zinedine Zidane et de la victoire des Bleus à la coupe du monde 1998. Le département de français de l'université est un havre de paix où il rencontre des professeurs admirables qui applaudissent ses progrès et qui lui permettent d'échapper quelques instants à l'angoisse de voir son pays fracturé entre de nombreuses ethnies, au danger lancinant d'un retour des talibans malgré la présence des forces de la coalition, au sentiment que son avenir est aussi sombre et incertain que celui de son pays.

Le jeune homme rêve d'améliorer les conditions de vie de ses compatriotes. Il passe le concours d'entrée à l'université.



En mission en Afghanistan

« Maintenant que je suis français, j'aimerais travailler dans l'administration, plus particulièrement à la préfecture de Grenoble en tant qu'agent guichet asile ».

Aussi, quand il apprend que l'armée française recrute des interprètes, il n'hésite pas une seconde et postule. Ahmad Zia décroche un contrat qui lui permet de travailler quatre ans pour les forces françaises, d'avril 2009 à avril 2013. Affecté sur une base située à la périphérie de Kaboul, il côtoie la mort au quotidien et gagne le droit d'effectuer un séjour linguistique en France d'une durée de deux mois en 2011.

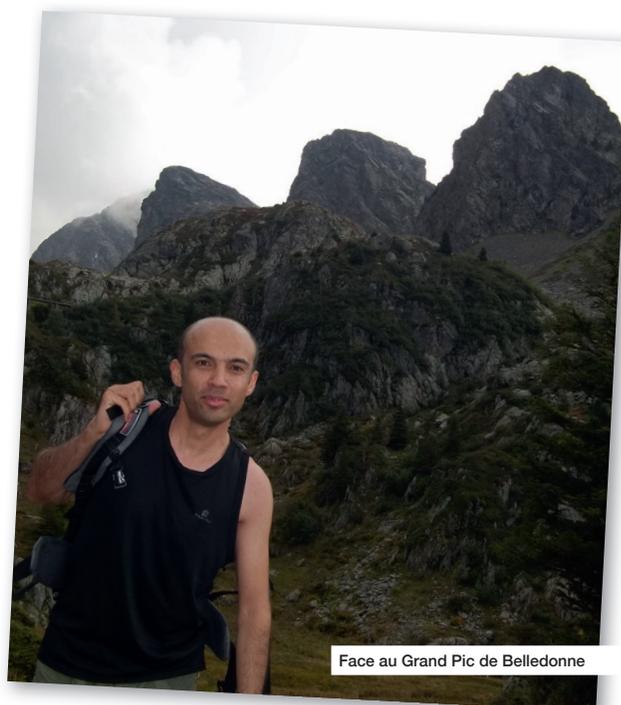
« C'est un des meilleurs moments de ma vie, se souvient-il dix ans plus tard. J'étudiais le français à l'Institut catholique et j'étais hébergé par une famille d'accueil dans le quartier de Port-Royal. Je passais des heures à arpenter les rues de Paris et à visiter tout ce que je pouvais visiter, en particulier le Louvre qui m'a laissé un souvenir impérissable. Quand je suis rentré au pays, j'ai pensé aux Bouddhas de Bâmiyân, détruits par les talibans en mars 2001, et j'ai regretté qu'on ne prête pas suffisamment attention à notre patrimoine culturel ».

Il a bien fallu repartir en Afghanistan après cette parenthèse enchantée. Et le retour n'est pas simple, d'autant que l'armée française quitte le pays sans offrir de perspectives à ceux qui ont travaillé pour elle. Qu'à cela ne tienne, Ahmad Zia enseigne le français à l'Institut français d'Afghanistan et au lycée français Istiqlal et songe à retrouver ce pays pour lequel il a eu un coup de foudre, en passant par Campus France. Son dossier est rejeté deux fois de suite, mais il s'entête et finit par obtenir gain de cause. Il débarque en France le 1^{er} septembre 2014 muni d'un visa étudiant et d'une inscription en master 1 à l'Université de Grenoble.

« Trois mois après mon arrivée, j'ai appris qu'il y avait eu un attentat à l'Institut français d'Afghanistan de Kaboul. Un jeune garçon de seize ans avait actionné sa ceinture explosive faisant un mort et une quinzaine de blessés. J'ai compris ce jour-là qu'il n'y avait pas de retour en arrière possible », lance Ahmad Zia, les yeux embués par l'émotion. Il finit son cursus universitaire mais n'est pas tiré d'affaires pour autant puisque son rêve d'installation en France se heurte à la barrière de la nationalité.

Une fois encore, il ne se décourage pas. Soutenu par l'association ADA, il obtient le statut de réfugié et suit une formation de quatre mois qui lui permet d'être embauché en CDI dans une enseigne de grande distribution. Ce n'est qu'une première étape pour celui qui voulait s'engager dans l'armée pour servir son nouveau pays. Il dépose une demande de nationalité en novembre 2019, avec le soutien de l'association PIMMS, et reçoit le précieux décret un an et demi plus tard, le 17 février 2021. « Maintenant que je suis français, j'aimerais travailler dans l'administration, plus particulièrement à la préfecture de Grenoble en tant qu'agent guichet asile, indique-t-il. Je m'y sentirai d'autant plus efficace que je parle plus ou moins bien cinq langues ».

Cernée par les montagnes, Grenoble est surmontée par un sommet plus haut que les autres, le Grand Pic de Belledonne. Ahmad Zia s'y est rendu à plusieurs reprises, pour constater qu'il y a un autre sommet derrière celui qu'il venait d'atteindre. C'est une belle métaphore de son parcours, fait de montées et de descentes, d'espoirs et de désillusions, mais avant tout de cette volonté farouche d'obtenir la sécurité à laquelle il aspirait tant enfant, quand il marchait seul et apeuré sur le chemin de l'école. « Quand on fait de la randonnée, on a tendance à oublier de s'arrêter pour profiter du paysage. On se concentre sur son objectif », conclut Ahmad Zia. Convenons qu'il a gagné le droit de se poser et d'admirer ces Alpes qui lui rappellent un peu ses montagnes afghanes.



Face au Grand Pic de Belledonne

© Droits réservés